

LIBÉ 17-2-90

IMMIGRES

Passion Fodder USA

Expatrié à L.A., l'ancien Orchestre Rouge de Theo Hakola a le blues de Paris. Conséquence, il fait un saut samedi soir au Bataclan, en « tournée américaine ».



Passion Fodder. La scène est la suite logique du studio et vice-versa.

Sur scène, un grand échelas dangereusement efflanqué torture le manche de son instrument. Amoureusement. Le bois devient chair et l'ampli semble jouir de cette souffrance. Theo Hakola, américano-finnois et grand burlingueur, ne doit jamais pleurer : sa guitare le fait pour lui. Quand il ne chante pas, il arpente les planches d'un *two-step* hésitant et timide. Comme s'il cherchait un gué rassurant pour s'approcher des premiers rangs. Derrière lui, un violon androgyne ponctue les mots à coups de pizzicati délicats ou de longue tirades langoureuses.

LIBERATION. — Pourquoi s'installer aux Etats-Unis ?

THEO HAKOLA. — Pour les quatre Français du groupe, je pense que vivre l'aventure d'être un étranger pour un temps indéfini est passionnant et formateur. Pour moi, après onze ans d'exil, Los Angeles est exotique. Je retrouve aussi mes racines, puisque je viens de la côte ouest. Dans cette ville, il y a toujours quelque chose pour te froisser les sens. Chaque jour est fait de petites aventures avec les gens, les choses. De plus, L.A. est le fin fond du rêve américain dans toute sa mocheté, le contraste avec Paris est d'autant plus saisissant.

Plus loin, sur le côté, un guitariste « rythmique » qui ne l'est pas souvent. Presque un étudiant de vibrations qui, grâce à un *bottle-neck* omniprésent, tisse l'ambiance avec une avarice précise. Bassiste et batteur échangent leurs rôles respectifs. Les cymbales sont en cristal, rendant le *beat* mélodique tandis que les quatre cordes de la basse sont percutées violemment.

Passion Fodder, accouché des cendres d'Orchestre Rouge par Hakola en 84, a toujours évité les sentiers battus. Inassimilable aux différents courants qui ont depuis traversé l'Hexagone, ils ont choisi de s'installer définitivement à Los Angeles, l'été dernier.

Un retour aux inspirations du groupe, magnifié par *Wake Up This Morning*, dernier mouvement d'une tétralogie commencée à l'âge adulte. Neuf saynètes où plaisir et frustration, politique et colère sont disséqués pour offrir de belles métaphores. Une écriture quelquefois hermétique, mais toujours puissante à force d'exagération. De l'« expressionnisme » mis en musique sur des tempi entêtants. Les structures utilisées sont simples, mais implosées par une exécution hors normes. Lay-back à la J.J. Cale sur *A Man Is A Man*, ou shuffle endiablé pour *Happy New Year*, au texte acerbe et impitoyable. Le disque (le CD serait, pour une fois, de rigueur) sent l'Amérique profonde comme ne pourront jamais l'interpréter ses habitants. Privilège d'exilés, peut-être ?

LIBERATION.— Pas de raisons musicales ?

T.H.— Musicalement, c'est le dernier endroit où l'on voudrait s'installer. La scène rock de L.A. est affreuse, et de toute façon cela n'a aucune importance. Nous ne subissons pas à Paris les influences françaises, comme nous n'avions pas enregistré trois albums en Angleterre pour que cela sonne comme Duran Duran. Nos influences, nous les avons eues bien avant de former le groupe et on les retrouve n'importe où dans le monde occidental.

LIBERATION.— Pas de redéfinition du groupe, donc ?

T.H.— La formule juste nous expliquant est : quatre Français et un Américain faisant de la musique aux racines américaines. Et de par la nature de cette musique, les Américains nous comprennent mieux. C'est encore plus évident pour les textes. Cela étant dit sans aucun mépris pour la France. Notre maison de disques est française, on adore jouer ici.

LIBERATION.— C'est d'ailleurs votre première tournée en vedette...

T.H.— Avec notre musique soi-disant dure — je trouve absurde que l'on qualifie notre musique « difficile d'accès » —, il faut faire des concerts afin que ceux qui n'arrivent pas à passer 40/45 min avec nous sur disque croient en Passion Fodder. La scène est la suite logique du studio et vice-versa.

LIBERATION.— Vous retrouvez une

Europe qui a énormément bougé, comment l'avez-vous vécu à plus de 10000 km ?

T.H.— Malgré l'éloignement, c'était fantastique. N'oubliez pas que le bloc de l'Est est censé être l'ennemi depuis 1947. Bush essaye de récupérer l'événement pour prouver que le système américain est le meilleur, hélas ! Moi, j'y vois plutôt un encouragement à la social-démocratie. Le plus beau se passe en Tchécoslovaquie, maintenant elle a un président qui est un vieux fan de Zappa et des Mothers of Invention.

Stephan BORSELLINO

Concert samedi au Bataclan, à 21h